

utilement et pour un public qui ne serait pas ingrat.

Depuis son entrée au monastère, on faisait chaque jour à Paillasse un cours d'instruction religieuse : il fit des progrès rapides en catéchisme, mais en revanche il avait mille difficultés à apprendre ses prières. Néanmoins, au bout de six semaines, le trouvant suffisamment instruit, bien que ne connaissant pas bien les formules de prières indispensables, tels que *Pater*, *Credo*, et autres, on le baptisa et on lui donna le nom de Joseph. Comme Paillasse ne se connaissait pas d'autre appellatif que celui-là sous lequel on l'avait toujours désigné, on l'enregistra sur la matricule de la communauté sous le nom de Joseph Paillasse.

Le baptême de Paillasse fut le premier bonheur de sa vie, et dans sa joie il demanda avec insistance d'être reçu novice. On lui dit qu'il le serait aussitôt qu'il posséderait ses prières par cœur, mais qu'en attendant, pour le récompenser de sa bonne volonté, la communauté l'appellerait frère, et, selon son désir, frère Paillasse.

A. Valour

(La fin au prochain numéro)

L'ÉCHELLE DE SAINT JOSEPH

LÉGENDE

I



Un jour, c'était sans doute vers l'octave de la Toussaint, les saints habitants du ciel conversaient entre eux et s'entretenaient de choses et d'autres.

— Ne remarquez-vous pas, fit l'un, que depuis quelque temps, il circule dans notre glorieuse cité certains individus à la mine étrange pour ne pas dire suspect ?

— En effet, repartit un autre saint, et ces nouveaux venus, que personne de nous n'a connus comme clients, ont vraiment des allures bien communes pour ce séjour de gloire et de sainteté.

Chacun émettait ainsi son avis, uniquement préoccupé de l'honneur de la céleste patrie et du royaume de Dieu ; car au ciel, tout sentiment de jalousie et d'envie est à jamais banni. Il fallait prendre un parti. On résolut d'envoyer des députés à saint Pierre, pour lui demander des explications sur l'admission en paradis de ces personnages qu'une mines négligée et des manières communes semblaient devoir en exclure encore pour un temps.

Les envoyés trouvèrent saint Pierre fort occupé. Il pesait, mesurait, comptait les mérites d'une foule de postulants. Il en arrivait de toutes les contrées de la terre, car c'était l'époque d'un grand jubilé. Saint Pierre était en train de prouver à un malheureux buveur qui cherchait à pénétrer au ciel, qu'il avait besoin d'être purifié quelque temps en purgatoire ; l'homme suppliait, saint Pierre insistait, quand saint Adrien vint lui frapper familièrement sur l'épaule :

— Saint Pierre, portier du ciel ! lui dit-il.

— Laissez-moi, répliqua saint Pierre, vous voyez que je n'ai pas un instant à moi.

— De grâce ! reprit saint Adrien, fermez donc la porte à cet ivrogne, et veuillez nous écouter. Pleins de respect pour vos augustes fonctions, nous venons précisément vous demander comment, depuis un certain temps, vous vous relâchez ainsi de vos justes rigueurs, et admettez au ciel des malotrus de la trempe de celui-ci. Le nombre de ces drôles ne devient que trop grande parmi nous.

— Eh quoi ! reprit vivement saint Pierre, je garde et je veille nuit et jour ; je ne me donne ni paix ni trêve pour viser chaque passeport, et pour sonder tous les cœurs. Je puis dire que jamais rien

d'impur n'a passé par cette porte, depuis le jour où le divin Maître m'a confié la clef ; car nul ne passe sans voir ici ses actions, ses paroles et ses pensées scrupuleusement pesées. Et c'est à moi que vous adressez ces reproches de négligence et de faiblesse.

— Pardon, Pierre, dit saint Marc, ne vous troublez pas, je vous prie, mais bien plutôt, jetez les yeux sur le gars qui va là. Vit-on jamais son semblable en ces saints lieux ? Voyez quels regards craintifs il jette sur nous, comme il cherche à dissimuler ! Que dites-vous de cette chaussure, toute couverte encore de boues des mauvais chemins qu'il a parcourus, de ces vêtements déchirés, sans doute, dans quelque rixe de cabaret ? Tout cela est-il bien digne de la gloire des cieux ?

II

Saint Pierre demeurait ébahi et muet. Il feuilletait, retournait ses livres en tous sens, sans rien y comprendre. C'est, qu'en effet, le gaillard avait bien plus l'air d'un pilier de cabaret que d'église. Ses poignets semblaient s'être bien plus exercés à manier le gourdin sur le dos d'une malheureuse épouse qu'à égrener un rosaire. Il était évidemment de ceux qui avaient dû passer par le trou d'une aiguille et que les sacrements reçus *in extremis* avaient seuls pu arracher à l'éternelle damnation. Saint Pierre ne pouvait en croire ses yeux.

— Pour le coup j'ai été trompé, s'écria-t-il ; il faut bien que je le reconnaisse. Car quant à celui-ci, certes, il n'est pas entré par la porte, mais par quelque autre issue. Que saint Yves, le seul avocat que nous ayons parmi nous, s'empresse d'éclaircir ce mystère, et de nous apprendre par qui de tels particuliers ont été introduits.

Saint Yves, animé d'un saint zèle, accosta l'intrus et, par quelques adroites questions, sut bientôt éclaircir l'affaire.

— Je l'ai trouvé ! s'écria-t-il, revenant en toute hâte. Il n'y a que saint Joseph pour nous jouer de pareils tours !... Voilà le secret de tout ce bruit de scie, de rabot, de marteau, que nous entendons parfois derrière ce bosquet touffu qui dérobe le mur du paradis. Dans le coin le plus reculé du bois, où jamais ne passe ni saint ni ange, saint Joseph a établi un atelier. Tandis que nous le croyions paisiblement occupé à ses innocents travaux d'autrefois, que faisait-il ? Loïn de tous regards indiscrets, il a fabriqué une longue échelle, et l'a appliquée au mur d'enceinte de notre cité. Voilà tout le mystère.

A cette révélation inattendue, tous les saints s'empressèrent de se rendre à l'endroit désigné. L'échelle de saint Joseph était là tout du long adossée au mur.

— Voilà bien, s'écria saint Pierre, l'irréfusable preuve du délit. Il est évident que saint Joseph fait passer des âmes par ici. Je m'explique maintenant et sa nombreuse clientèle parmi les enfants de la terre, et pourquoi cette multitude de gens débraillés, difformes, semblables à celui de tout à l'heure, passent et repassent sans cesse, portant une médaille et faisant neuvaine à saint Joseph.

III

Qui pourrait redire toutes les clameurs, toutes les récriminations que cette découverte souleva contre saint Joseph dans tous les rangs des élus ? Saint Pierre dépitait :

— A quoi me servent, s'écriait-il, mes glorieuses fonctions de portier de la céleste Jérusalem ? Je renoncerais à ma charge plutôt que de souffrir qu'une seule âme entre ici autrement que par cette porte et à l'aide de cette clef... Que nous reste-t-il à faire ? Allons ! saint Paul, grand docteur des nations, donnez-nous quelque bon conseil... et vous tous, saints Apôtres, à quel parti nous arrêter ?

Tous furent du même avis ; tous, d'une voix unanime, déclarèrent qu'on ne pouvait tolérer pareil abus, et qu'il fallait au plus tôt pourchasser, expulser du ciel toute cette tourbe de gens sans aveu introduits par saint Joseph. Aussitôt, saint George, la lance au poing, saute sur son destrier, saint Hubert saisit son épieu, saint Paul brandit son glaive. Tous sont prêts à s'élancer, quand survint saint Joseph qui réclama humblement le silence et parla en ces termes :

— Puisque vous vous rangez tous contre moi, que puis-je faire seul contre vous, pour défendre et retenir mes clients ? Daignez considérer, cependant, que je n'ai fait qu'user de mon privilège et de mon droit ; que jamais on ne doit pouvoir dire qu'un mortel, quel qu'il soit, ait mis en vain sa confiance en ma protection. S'il faut donc que les miens s'en aillent, eh bien ! je partirai avec eux.

— Faites comme il vous plaira, lui fut-il répondu (et saint Guidon, ancien clerc d'Anderlecht, s'empressa de dire : *Amen*).

Saint Joseph se mit donc à rassembler ses gens. Ils formaient vraiment une collection aussi intéressante que nombreuse.

— Bon voyage ! lui criait-on de toutes parts. Que tardez-vous à partir ? Adieu ! adieu !

— Laissez-moi au moins le temps de seller mon baudet, repartit saint Joseph, et je pars sur-le-champ, car j'emmène avec moi et mon Epouse et mon Fils...

Ces mots furent comme un coup de foudre sur les saints atterrés. Muets de crainte et de stupeur, ils se bouchaient les oreilles et n'osaient lever les yeux. Saint Georges, le premier, enleva bien vite le harnais de son cheval ; saint Hubert et saint Yves, s'enfuirent éperdus ; tous s'éloignèrent confondus. Saint Joseph, se voyant seul et victorieux, rassura ses clients, et s'en retourna paisiblement à son atelier, où il s'empressa d'ajouter quelques marches encore à sa bien miséricordieuse échelle.

Ah ! puisse-je moi-même, un jour, avoir le bonheur d'atteindre l'échelle de saint Joseph et de pénétrer ainsi en paradis !

LES GRÈVES DU PAS-DE-CALAIS

(Voir gravure)

Les grèves qui ont éclaté dans le bassin houillier du Pas-de-Calais n'avaient été accompagnées jusqu'à présent d'aucune violence. Pourtant, la nuit de vendredi à samedi, 7 octobre a été agitée dans toute l'étendue du bassin, en raison des prises partielles du travail.

Aux mines de Lens, des bandes de grévistes ont tenté d'empêcher les mineurs de se rendre au travail. La gendarmerie a dû intervenir.

De nombreuses patrouilles se sont formées aux abords des puits de Dourges et se sont dirigées, vers deux heures du matin, sur les concessions de Courrières, de Drocourt et d'Ostricourt.

Aux mines de Drocourt, des bandes de grévistes se sont postées aux abords de la fosse n° 1. La gendarmerie, pour les disperser, a dû demander le concours d'un détachement de dragons, qui ont chargé contre les grévistes et ont blessé un grand nombre de mineurs.

Le stock de charbon industriel des mines de Lens est épuisé. Il reste toutefois environ trois mille wagons de demi-gros pour le chauffage domestique.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Sirop de pêche.—Prenez douze belles pêches, coupez les en quartiers après les avoir pelées, faites-les cuire pendant une heure dans une pinte d'eau à feu très doux, en y ajoutant une cuillerée de bon vinaigre blanc. Passez sans exprimer, laissez refroidir le jus, clarifiez et filtrez ; ajoutez alors trois chopines de sirop de sucre blanc, et réservez pour l'usage. Ce sirop n'est pas de conserve, il faut le boire avec de l'eau de Seltz, ou de l'eau simple, dans le mois de sa confection ; c'est une boisson très hygiénique et rafraîchissante.

Conservation des œufs.—Plongez des œufs frais dans l'eau bouillante ; retirez-les-en au bout d'une minute et faites-les sécher. Rangez-les ensuite sur des rayons garnis de son ou de paille et situés dans un lieu sombre mais sec. La mince couche de blanc que l'eau bouillante a cuite forme une sorte de doublure à la coquille, et l'action de l'air est ainsi conjurée. Lorsqu'on voudra manger ces œufs à la coque, on les fera bouillir deux minutes seulement puisqu'il ont déjà bouilli une minute précédemment. Pour les manger autrement, on en usera comme avec des œufs frais en observant toutefois que la partie primitivement coagulée doit être sacrifiée.